

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 3 (1960)
Heft: 3

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Aguet, Jean-Pierre / Voelke, André / Reymond, Marcel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Marcel DU PASQUIER, *Edgar Quinet en Suisse. Douze années d'exil (1858-1870)*. Neuchâtel, A la Baconnière, 1959, 282 p.

Il semble que, dans l'équipe des historiens romantiques français, celui qui « date » le plus, mis à part Thiers, soit, non Michelet, encore moins Tocqueville, mais bien Edgar Quinet. En effet, on peut légitimement se demander qui aborde aujourd'hui la lecture de la *Révolution* ou de l'*Histoire de la campagne de 1815* de ce dernier, alors que le *Peuple* ou d'autres parties de l'œuvre de Michelet et surtout l'*Ancien Régime et la Révolution* et la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville conservent des lecteurs relativement nombreux. Et nous ne parlons pas ici du reste de l'œuvre de Quinet, comme *Prométhée*, *Merlin l'Enchanteur*, ou la *Création*, qui font que l'on ne sait si l'on doit considérer leur auteur comme historien, philosophe, poète, essayiste, et qui accusent, aux yeux du critique de notre époque, le caractère disparate de l'œuvre. Et ce n'est pourtant pas faute de reconnaître qu'Edgar Quinet exerça une influence considérable dans son siècle tant par ses idées que par ses écrits ou son action politique, agissant avec une rectitude digne d'éloges et montrant un attachement rigoureux aux principes de son action.

C'est ce qu'a voulu montrer M. Marcel Du Pasquier en nous présentant une série d'études sur le séjour d'exilé qu'accomplit Edgar Quinet en Suisse entre 1858 et 1870. Il fit tout d'abord deux voyages en Suisse alémanique, puis s'établit définitivement à Veytaux, près de Montreux. Sa résidence devint un lieu de rencontre, ses voyages en Suisse romande furent le prétexte de contacts intellectuels et politiques importants, ce qui nous vaut une série de chapitres décrivant très en détail tant la vie studieuse et simple menée par Quinet et sa femme que les nombreuses relations qu'ils s'acquirent dans les milieux genevois, vaudois et neuchâtelois et celles qu'ils entretenirent dans les groupes de réfugiés politiques ayant quitté la France du second Empire.

M. Du Pasquier n'a pas ménagé sa peine pour nous présenter ces personnages, hommes ou femmes, intellectuels, savants, hommes politiques, industriels ou gens du peuple, qui exercèrent leur influence sur les Quinet ou qui ne furent que des voisins accueillants, des convives occasionnels ou les interlocuteurs de longues discussions comme on savait encore les conduire valablement en ce temps. Ce vaste travail, il l'a réalisé, non pour doubler la bonne biographie de Vallès, mais, en se fondant sur des textes inédits de la correspondance de Quinet et du journal intime de son épouse, pour préciser quels ont pu être les rapports intellectuels et les influences réciproques, exercés par l'exilé politique et ceux qui l'ont accueilli. Un chapitre a ainsi été consacré à l'étude des idées morales et religieuses d'Edgar Quinet en rapport avec celles défendues en Suisse romande par Charles Secrétan, Ernest Naville et Merle d'Aubigné. Cependant on peut reprocher à M. Du Pasquier d'être resté en deçà de ce qu'on pouvait attendre. En effet les sources mêmes dont il disposait et le travail de recherche accompli semblaient permettre d'envisager

les relations de Quinet et de ses amis suisses et français, non sous l'angle de la petite histoire avec ses précisions très, peut-être trop quotidiennes, mais comme exemple de la situation d'un exilé politique français influent qui n'hésita pas à poursuivre son action, en affrontant d'autres conditions de vie, d'autres caractères, d'autres idées. On aurait voulu savoir quels furent notamment les effets que, depuis son exil, Quinet put exercer dans la conduite de l'opposition clandestine à Napoléon III, connaître les conditions de participation de Quinet aux importants congrès de la paix tenus dans des villes de Suisse avant 1870, apprendre quelle fut l'influence que purent exercer sur cet homme, plus révolutionnaires que lui, Herzen, Bakounine, qu'il connut, Marx qu'il ne dut pourtant pas ignorer. Dans une telle confrontation, il fût probablement apparu combien Quinet fut un homme du XIX^e siècle, héritier de la Révolution française et de ces « doctrinaires » de la Restauration, ouvert à tous les problèmes de la démocratie parlementaire, mais fermé à tous les problèmes réels posés par le développement industriel et l'évolution sociale dont il parut le témoin peu attentif.

Il est encore un autre point de l'étude de M. Du Pasquier qui nous paraît mériter qu'on le souligne : l'auteur fait de nombreuses citations, tant de l'œuvre que de la correspondance de Quinet et du journal intime de sa femme. Ces citations ont l'avantage de nous montrer combien, avec le temps, la sensibilité a évolué, combien peut varier la manière d'écrire : on se trouve en effet, dans ces textes, en face d'un style outrancièrement romantique qui abuse de la recherche descriptive comme des termes destinés à exprimer des idées morales ou des sentiments vagues. Et l'on ne peut s'empêcher de relever l'analogie qu'il y a entre l'expression de la « philosophie de l'histoire » — peut-on vraiment l'appeler telle ? — de Quinet, et cet arsenal idéologique, opportuniste et laïcisant qui fut celui des gouvernements radicaux de la III^e République française. Là se trouve peut-être la réelle filiation d'un Quinet, publiciste et homme politique, beaucoup plus importante que celle de l'historien, du philosophe ou du poète.

Jean-Pierre Aguet.

Jean-Claude FIGUET, *De l'Esthétique à la Métaphysique*. La Haye, Martinus Nijhoff, 1959, 294 p. (Coll. « Phaenomenologica », 3).

M. Jean-Claude Piguet, qui s'est déjà fait connaître par de nombreux travaux consacrés à l'esthétique, nous présente dans cet ouvrage les principaux résultats de ses recherches sur le problème du langage.

L'intention profonde qui commande tout son effort de pensée est de donner à la métaphysique un langage spécifique, qui ne soit ni celui de la science, ni celui de l'art.

Cette intention se fonde elle-même sur une analyse du langage qui met en évidence l'existence de trois types différents de langage : celui de la science, celui de l'art, celui de l'esthétique.

Dans le *langage scientifique*, les phrases d'une théorie n'acquièrent leur juste signification qu'à la lumière d'un « contexte théorique relationnel » qui précise le sens à donner à leurs différents termes. « La théorie scientifique porte donc en elle-même la signification des membres dont elle est faite » : c'est dire que le langage scientifique est *porteur de sens*. D'autre part, il est « capable de transférer

une signification de terme en terme », de telle sorte que le sens va « en s'enflant » ou, mieux, « en s'intégrant » à mesure qu'on avance dans la lecture : il « passe de proche en proche, par la déduction même », et finit par toucher l'expérience elle-même, qui est « la réponse de la nature à une question que la théorie lui pose ». C'est dire que le langage scientifique est en outre *donateur de sens* (p. 9-11).

Le langage de l'art ou langage lyrique « porte aussi en lui-même son propre sens » : c'est une erreur traditionnelle que de chercher le sens d'une œuvre d'art en dehors de celle-ci. Mais, s'il est *porteur de sens*, comme le langage scientifique, le langage lyrique ne transmet pas le sens de proche en proche : « Quand je lis un poème, je suis aux antipodes de constituer peu à peu le poème par une addition d'unités significatives. » En réalité, le sens de l'œuvre rejait sur chacun de ses termes, parce qu'elle « se donne à elle-même le sens qu'elle est », sens « qu'elle ne tient que d'elle ». Le langage lyrique est donc *auto-donateur de sens* (p. 11-13).

Quant au langage esthétique, « il porte un sens, mais c'est qu'il l'a reçu et ne le donne point » (p. 16). Tout son sens lui vient en effet d'un objet qui doit préalablement être donné à la perception et auquel il doit renvoyer comme un miroir. Cet objet, c'est l'œuvre d'art : ôtez-en la perception, le langage de l'esthétique n'a plus de sens. Un tel langage invite à percevoir la réalité, il est *indicatif* ; toutefois il « n'est pas un point de départ vers la réalité, mais un point où l'on arrive, après être parti de la réalité ». Au contraire, le langage scientifique est « un point de départ vers la réalité », il nous conduit vers un sens qui le transcende, il est *symbolique*, tandis que le langage de l'art est *expressif* (p. 18).

Cette analyse révèle que le langage n'est pas une « substance *ne varietur* » (p. 113), mais qu'il a une *nature modale*. Tel est le résultat le plus important obtenu au cours de la première partie de l'ouvrage, où M. Piguet procède d'une façon empirique, étudiant le langage comme un fait et s'attachant plus particulièrement à caractériser l'esthétique contemporaine, telle qu'elle est en train de se constituer grâce aux efforts conjugués de divers auteurs, français pour la plupart, dont le plus remarquable est Etienne Souriau.

Au cours de la deuxième partie, M. Piguet pose la *question critique du langage*. Il s'agit, non plus de « fixer les modalités effectives » du langage par une analyse empirique des significations, mais de « se demander comment ces modalités sont possibles », autrement dit de régresser du fait au droit qui le fonde. A cette fin, il faut saisir le sujet, tout d'abord « avant qu'il ne parle », puis « avant qu'il ne signifie » : à ces deux temps de la démarche correspondent deux *mises entre parenthèses*, deux *epochés* inspirées de Husserl.

La première *epoché* met en question le langage comme moyen de signifier. Elle isole, du côté du sujet, une conscience pure, tandis que « tout le langage passe du côté de l'objet ». Par cette démarche, « la conscience est vidée de tout contenu discursif, et placée sans intermédiaire devant les choses ». De *loquace* qu'elle était, elle devient *percevante* et *silencieuse*. Dès ce moment, « les choses elles-mêmes, telles qu'elles sont perçues, se lient à la conscience hors du langage » : « dans ma conscience règne le silence de la contemplation qui est présence des choses » (p. 126-127).

Quant à la seconde *epoché*, elle met en question « la conscience elle-même (loquace ou non) comme signifiante » (p. 126). En effet, « la conscience percevante peut être encore imprégnée non du langage lui-même, mais de la manière dont celui-ci signifie habituellement ; le silence de cette conscience percevante peut être encore imprégné d'habitudes loquaces ». C'est la tâche de la seconde *epoché* de « mettre entre parenthèses la manière dont la conscience peut se lier à un objet, la manière dont elle peut le signifier » (p. 127-128).

C'est à partir du *point critique* atteint grâce à la seconde *époque* que se déploient les diverses façons de signifier de la conscience percevante et de la conscience loquace. La conscience récupère en effet les modes de signifier qui avaient tout d'abord fait l'objet d'une analyse empirique :

Levant la seconde *époque* et récupérant son statut de conscience percevante, elle constitue son objet, soit comme « signifiant quelque chose », soit comme « quelque chose de significatif par soi, comme une *signification* » (p. 136). Dans la première modalité, qui correspond à l'attitude naturelle de l'homme dans le monde, la présence du perçu a la valeur d'un signe qui renvoie à un signifié extérieur à lui, à un objet visé qui reste en dehors du champ de la conscience. C'est ainsi que le rugissement du lion dans la forêt vierge renvoie au lion réel dont il est le signe. Ce mode de percevoir « s'inscrit dans la ligne d'une visée *cognitive* » (p. 136). Dans la seconde modalité, la présence du perçu ne renvoie pas à un objet extérieur. La conscience assume cette présence « comme de la réalité » (p. 137), le perçu se signifie lui-même. Refusant de considérer ce qui lui est donné comme le signe d'autre chose, la conscience s'identifie à la présence de ce donné. Telle est la perception esthétique, dont le mode est commun aux visées *créatrice* et *contemplative*, ces visées se distinguant par le fait que dans la première la signification est instituée par la conscience percevante elle-même, tandis que dans la seconde elle est instituée par autrui.

Levant ensuite la première *époque*, la conscience récupère les trois modes du langage. On voit facilement que le langage *scientifique* se déploie à partir du premier mode de la perception et correspond à la visée *cognitive*, tandis que le seconde mode de la perception peut se déployer soit en langage *lyrique*, correspondant à la visée *créatrice*, soit en langage *esthétique*, correspondant à la visée *contemplative*.

Arrivés à ce point, nous voyons se dessiner l'espoir d'une *métaphysique* :

La question critique du langage, en séparant le *sens* et le *langage*, donne à la conscience la « possibilité de percevoir le sens, sans que ce sens soit contaminé par le langage » (p. 154). Telle sera précisément la *conscience métaphysique*, conscience *percevante* qui laisse parler l'expérience afin d'en percevoir le sens. Le rôle du silence est donc fondamental dans la métaphysique que M. Pigué cherche à constituer. Mais ce silence n'est point « quelque secrète contemplation de l'être intérieur, quelque secret mysticisme narcissique, ni enfin quelque confuse admiration du cosmos... [il] est écoute, ou *auscultation* de l'autre » (p. 157), *intuition*, *contemplation* accueillant des objets qui sont toujours des « expériences concrètes, particulières, où se donne à nous la vérité » (p. 239).

Une fois promue comme *conscience silencieuse*, la métaphysique doit encore se constituer comme *discipline loquace*, capable de « mettre chacun dans des dispositions telles qu'il écoute réellement la voix des choses » (p. 239). Or, pour réaliser ce propos, elle ne peut utiliser n'importe quel langage : elle doit parler un langage tel que « le sens lui soit donné par la contemplation silencieuse, non par le discours lui-même » (p. 155), autrement dit un langage qui reçoive son sens de l'objet et renvoie à l'objet, un langage *porteur* de sens, sans en être *donateur*, tel le langage esthétique. On arrive ainsi à une conclusion fort importante : le langage spécifique de la discipline métaphysique doit être du même type que le langage esthétique. De même que « l'esthétique est la tentative loquace de parler d'un objet spécifique (l'œuvre d'art) révélé à la perception silencieuse » (p. 164), la métaphysique doit parler d'un objet dont le sens est tout d'abord donné à la conscience silencieuse. L'esthétique joue donc pour la métaphysique le rôle de *modèle*.

Il y a pourtant une différence entre ces deux disciplines. L'esthétique connaît son objet propre, l'œuvre d'art ; la métaphysique, au contraire, ne peut pour le moment que le pressentir : « elle devine qu'il est autrui, l'univers dans sa singularité profonde, qu'il est enfin de quelque manière *sens* » (p. 164), mais elle ne possède encore aucune certitude. Si l'esthétique est un « fait », la métaphysique comme discipline n'est donc encore qu'un « fait espéré » (p. 27).

Ainsi est fondée la possibilité d'une métaphysique autonome, dotée d'une méthode et d'un langage propres, rigoureuse sans être un succédané de la science, attachée à l'être concret et singulier sans être elle-même art ou poésie, « œuvre collective et révisible, susceptible de progrès » (p. 238).

Ce que pourrait être cette métaphysique, les *Tâtonnements* sur lesquels se termine l'ouvrage tentent de le montrer : il s'agit d'essais sur la *couleur*, le *doute*, le *sommeil*, la *parole de Dieu*, menés dans l'esprit qui anime l'ensemble de la recherche.

Tel est, résumé à grands traits, le propos développé par M. Piguet dans ce bel ouvrage, à l'architecture remarquablement solide. Nous sommes en présence d'un esprit vigoureux et exigeant, pourvu d'une vaste information, ouvert à tous les problèmes philosophiques et doté d'un authentique sens métaphysique.

Par cette recherche d'une métaphysique orientée vers la saisie de l'individuel et du concret, M. Piguet s'inscrit dans le vaste courant phénoménologique issu de Husserl. La double *epoché* qui conduit à la *question critique du langage*, de même que l'ambition de constituer la métaphysique comme discipline « rigoureuse » (p. 151), s'inspire manifestement de Husserl, tandis que la signification métaphysique dont est investi le problème du langage fait écho à Heidegger, auquel sont consacrées quelques-unes des meilleures pages du livre (p. 196-221). D'un autre côté, la conception d'une esthétique ontologique, qui « cherche l'être des choses singulières qu'elle perçoit » (p. 8), s'appuie sur les thèses de l'école française d'esthétique. Quant à l'analyse des significations du langage, elle s'inscrit à la fois dans les recherches de cette école française et dans le courant issu des philosophies du langage anglo-saxonnes (néo-positivisme). Pour achever de caractériser sommairement le climat philosophique dans lequel se meut M. Piguet, il faut enfin noter une tendance kantienne très prononcée. La démarche suivie dans *De l'Esthétique à la Métaphysique* offre plus d'une analogie avec celle des *Prolégomènes à toute métaphysique future* : dans les deux cas, il s'agit de montrer à quelles conditions une métaphysique est possible (p. 151-152).

En lisant le livre de M. Piguet, on a l'impression de se trouver en face d'une philosophie qui est en train de se faire et l'on hésite à la soumettre à un examen critique qui risquerait de la figer en un acquis *ne varietur*. Nous nous contenterons donc, pour terminer, de faire quelques remarques qui visent simplement à communiquer des impressions de lecture provisoires et révisibles, et doivent avant tout témoigner du grand intérêt que nous avons pris à cette œuvre.

M. Piguet donne comme modèle à la métaphysique l'esthétique, telle qu'elle se constitue dans l'école française contemporaine. Le lecteur qui n'a pas l'information de M. Piguet risque d'ignorer les résultats atteints par cette école, et une étude de la modalité du langage esthétique ne suffit peut-être pas à le convaincre que c'est là le modèle dont la métaphysique devrait s'inspirer. Il aimerait connaître non seulement la méthode suivie en esthétique, mais quelques-uns des résultats atteints, afin de pouvoir juger sur pièces. Il est dommage que M. Piguet n'ait pas cru utile de donner quelques exemples des résultats que l'esthétique obtient dans son domaine propre : on devinerait mieux ce que la métaphysique peut espérer gagner à procéder par une méthode analogue.

Le propos de M. Piguet est, nous l'avons souligné, de constituer la métaphysique comme discipline spécifique et autonome. C'est pour cette raison qu'il rejette en particulier toute philosophie d'inspiration scientifique. Mais si l'on refuse de considérer la science ou l'art comme des modèles valables pour la métaphysique et qu'on lui propose comme seul modèle valable l'esthétique, lui assure-t-on à coup sûr son autonomie ? Ne risque-t-on pas de l'engager dans une voie où elle aliénera cette autonomie aussi sûrement qu'en parlant le langage de la science ou de l'art ?

L'idée que la métaphysique doit prendre pour modèle l'esthétique présuppose que son objet ressemble de quelque manière à celui de l'esthétique, c'est-à-dire qu'il est, lui aussi, *sens*. M. Piguet, il est vrai, sait qu'on ne peut éliminer *a priori* l'hypothèse d'un objet qui ne serait pas sens, mais absurdité. Il reconnaît donc que la métaphysique, telle qu'il cherche à la constituer, ne possède aucune certitude quant à son objet et que « parler est pour elle un risque à courir » (p. 165). Mais ses prolégomènes débouchent sur une alternative difficile à éluder : ou l'objet de la métaphysique est sens, et alors il appartient à cette discipline de dévoiler ce sens en parlant un langage de même type que celui de l'esthétique ; ou cet objet est non-sens, et alors on doit s'interdire de faire de la métaphysique, puisque la possibilité d'une métaphysique qui ne parlerait pas un langage calqué sur celui de l'esthétique n'a pas été réservée.

La conscience métaphysique est, pour M. Piguet, conscience silencieuse. N'y a-t-il pas cependant quelque artifice à placer cette conscience silencieuse au début de toute la démarche métaphysique, comme si le philosophe d'aujourd'hui n'avait pas derrière lui plus de vingt siècles de philosophie loquace, dont le discours ne peut manquer de contaminer son attitude face au réel et de conditionner les questions qu'il lui pose ? Bien plus, la perception du réel n'est-elle pas entachée de loquacité dès qu'elle devient consciente ? Peut-on vraiment commencer par se dégager du langage pour le récupérer ensuite ? Que le discours philosophique débouche et s'éteigne dans le silence de la contemplation, comme l'atteste l'expérience mystique, nous le concevons ; qu'il puisse s'enraciner dans une perception silencieuse originelle, cela nous paraît plus douteux !

Nous nous demandons enfin si l'idée d'une spécificité, d'une autonomie de la métaphysique, qui est le présupposé constant de tout l'ouvrage, ne soulève pas elle-même bien des problèmes. Poussée à ses dernières limites, la spécificité pourrait bien n'aboutir qu'à une pureté exsangue et stérile. Autant il nous paraît nécessaire de lutter pour qu'on fasse à la métaphysique sa place, autant il nous paraît illusoire de réclamer pour elle une autonomie absolue. Mais nous touchons ici à un problème considérable, que nous ne pouvons songer à discuter dans le cadre d'un simple compte-rendu.

André Voelke.

Jean-Paul BOREL, *Raison et vie chez Ortega y Gasset*. Neuchâtel, La Baconnière, 1959, 300 p.

La « génération de 98 », sortie de sa torpeur par les désastres de l'Espagne, a produit des essayistes célèbres, et même des philosophes, comme Miguel de Unamuno et José Ortega y Gasset. Celui-ci, le plus profondément philosophe du groupe, a pensé à même l'événement, la circonstance, au cas du peuple espagnol, puis de l'homme moderne, notre contemporain. De là, l'intérêt plus qu'intellectuel,

vraiment humain de son œuvre, l'importance de sa contribution à l'anthropologie philosophique. Peu connu en France, il a rayonné en Allemagne, où il avait étudié au début du siècle, où l'amitié de Max Scheler le fit connaître, dans les pays anglo-saxons et surtout en Amérique latine, dont le rôle dans la vie de l'esprit va grandissant.

M. Jean-Paul Borel, professeur au Locle, vient de consacrer à la pensée d'Ortega y Gasset un ouvrage vivant, bien documenté, à la fois représentatif du philosophe espagnol et expressif de ses préoccupations philosophiques personnelles, en particulier des rapports de la raison et de la vie.

« Je suis moi et ma circonstance », dit le philosophe. Autrement dit, je suis « dans le monde ». Je suis à la fois raison et vie, que j'éprouve comme antinomiques. Mais l'expérience m'amène à les concevoir comme complémentaires. Que serait une spontanéité sans orientation ? une raison sans impulsion ? La raison vitale marque leur conciliation dans la pratique.

L'expérience, non plus seulement de l'individu, mais de l'humanité, fait prendre conscience de l'histoire, de l'historicité de la vie. La raison vitale devient raison historique. C'est elle qui pourra nous guider dans les difficultés du présent et de l'avenir, nous faire échapper, en partie au moins, aux aliénations individuelles et collectives. « Être soi-même, affirmer sa personnalité en assumant sa circonstance, vivre sa vie et la comprendre en incarnant la raison dans notre pensée concrète, c'est réaliser la raison vitale », écrit M. Borel (p. 267).

Une partie de l'œuvre d'Ortega y Gasset est née sous forme d'essais, et paraîtra au philosophe insuffisamment élaborée, systématisée. Elle vaut par les intuitions plus que par leur approfondissement. Mais elle aide de ce fait à combattre l'esprit de système, l'ankylose de la pensée, les simplifications tendancieuses que favorise « la révolte des masses ».

Regrettons seulement l'extrême brièveté des indications sur la dernière époque de la pensée d'Ortega y Gasset, de 1943 à sa mort, survenue en 1955 ; mécontent de l'évolution politique de l'Espagne, le philosophe consacra son dernier cours public, tenu dans un cinéma de Madrid, à ce thème : l'homme et la société. Il est vrai que la publication de ses œuvres inédites va s'échelonner sur plus de dix ans, que l'interprétation en est délicate. Cela étant, M. J.-P. Borel a bien fait de nous donner dès maintenant son étude d'ensemble, la meilleure en français, nous semble-t-il, et susceptible de compléments quand le moment en sera venu.

Marcel Reymond.

Jacques FREYMOND, *Le conflit sarrois, 1945-1955*, Bruxelles, éditions de l'Institut de Sociologie Solvay, 1959, 440 p. in-8°, graphiques, cartes. Etudes de cas de Conflits internationaux I.

C'est au Centre européen de la Dotation Carnegie pour la paix internationale que l'on doit l'étude systématique de conflits internationaux réglés sans guerre, en vue d'une synthèse du mécanisme des tensions internationales. L'enquête sur chaque litige est confiée à un spécialiste étranger au pays en cause ; sous ses ordres travaillent des collaborateurs choisis dans ces pays même. L'équipe de recherche dépouille et analyse quantité de matériaux. Le directeur qui les guide compose et rédige l'ouvrage. Les conflits retenus : la Sarre, Trieste, Chypre, et les différends anglo-iranien et franco-marocains se déroulent entre 1945 et 1955, c'est-à-dire dans les mêmes conditions historiques mondiales. Leur étude se heurte à un même obstacle : les archives diplomatiques ne s'ouvrent qu'au bout de cinquante ans.

Les sources les plus sûres restent donc inaccessibles. Heureusement, bon nombre de documents officiels ont été publiés : déclarations gouvernementales, débats parlementaires, accords internationaux. A quoi il faut ajouter la masse des tracts et pamphlets, les études parues dans des périodiques et même les articles des quotidiens, susceptibles de mettre sur la piste de manœuvres peu visibles, et qui révèlent les mouvements de l'opinion — ou ceux qu'on prétend lui donner. D'autre part, les offices gouvernementaux ou les grandes associations privées ronéographient toujours plus fréquemment les documents qui doivent passer entre plusieurs mains, ce qui multiplie les chances de fuites révélatrices. Les auteurs ont disposé d'autre part d'archives privées et de très nombreux témoignages oraux. Grâce à l'équipe de recherche, la quantité des documents étudiés comble dans une large mesure les lacunes reconnues.

La première enquête mise en chantier a été confiée à M. Jacques Freymond, aidé d'une douzaine de collaborateurs français, sarrois et allemands. Son œuvre devait servir de guide et de cobaye pour la collection en cours.

Malgré le désir de certains spécialistes de science politique de se « débarasser » de l'histoire, il est très vite apparu qu'il était impossible de comprendre les événements sans en suivre d'abord le subtil déroulement. Aussi l'enquête s'est-elle divisée en deux parties : l'une reconstitue l'enchaînement des faits. L'autre analyse systématiquement les facteurs reconnus de la décision : attitude des acteurs principaux, influences directes ou indirectes des individus ou des groupes, ambiance (opinion publique en France, en Allemagne et en Sarre et ses fluctuations), contrecoups de la politique européenne et mondiale.

En 1945, la grande majorité des Français et de leurs dirigeants estiment que leur pays a droit à des compensations, en particulier sous la forme d'une reconquête des positions perdues en Sarre. Cependant ils ne songent pas à faire des citoyens français de ces Sarrois, qui, en 1935, ont préféré l'Allemagne nazie. Paris réclame une union économique qui implique pour le territoire sarrois un gouvernement autonome. Dans leur esprit, les hommes politiques français l'assimilent à un protectorat. Ces vœux sont approuvés par une minorité très active de Sarrois victimes des nazis ou héréditairement francophiles. La grande masse saisit les avantages qu'il y a à se rapprocher du vainqueur : pas de réparations, pas de démontages d'usines. A une époque où personne ne peut prédire le sort de l'Allemagne, la population de la Sarre se soumet sans protester. Un gouvernement à la liberté d'action très limitée est institué en 1948 ; il est accepté par l'opinion. En France, les partis politiques et les citoyens se soucient peu de la Sarre. Beaucoup même font la petite bouche : les industriels lorrains par exemple sont plus sensibles au risque d'une concurrence accrue qu'aux avantages d'un accroissement du potentiel industriel de la nation. L'administration, malgré l'avis des ministres ou du Représentant français, répugne à considérer ce territoire comme faisant partie de l'aire économique nationale. Les petits préjudices qui en résultent pour l'industrie, la promulgation par le Parlement français de lois sur l'économie sarroise, le rattachement à la débile zone du franc (à des conditions désavantageuses par-dessus le marché), la nomination de Français à tous les postes-clés, la tutelle du Haut-Commissaire, enfin la menace d'une amodiation des mines du Warndt à une société française provoquent des mouvements de mauvaise humeur. Pourtant l'industrie sarroise se relève remarquablement. A mesure que les années passent, le rattachement économique paraît moins heureux. L'instabilité politique et monétaire et l'affaiblissement progressif de la IV^e République mettent en évidence la renaissance de l'Etat allemand, stable et toujours plus dynamique. Les Sarrois, que personne n'a prétendu détacher de leur «*Deutschtum*», de leur langue

et de leur culture germaniques, sont attirés de plus en plus par leur voisin de l'est. Pour maintenir la position française, Paris est amené à leur accorder une plus réelle autonomie. Les conventions signées en 1950 provoquent une première réaction officielle de l'Allemagne fédérale. Pour le chancelier Adenauer, le sort de la Sarre ne peut être ainsi réglé unilatéralement. En attendant le traité de paix, ce territoire devrait être administré par une autorité internationale. L'opposition, celle des socialistes en particulier, proteste avec plus de véhémence. La propagande de quelques Sarrois pro-allemands fait admettre à l'opinion publique que l'occupation française y maintient un régime d'arbitraire. Les industriels plus désireux de remettre en marche leurs entreprises que de voir surgir une concurrence nouvelle, restent réticents. Comparés aux problèmes du moment, celui de la Sarre paraît bien secondaire. Mais réconciliés avec leurs vainqueurs qui désirent les faire entrer dans leur alliance, les Allemands peuvent poser leurs conditions. Le chancelier Adenauer le fait avec une modération que ses adversaires politiques taxent de faiblesse.

Cinq ans après la guerre, le gouvernement français ne fait plus figure de vainqueur face à un adversaire anéanti. Il n'est pas de taille à imposer ses vues ; il se tient sur la défensive. Mais sa politique évolue. Au-delà de l'union économique franco-sarroise, le plan Schuman propose une intégration européenne, oblige à l'établissement de relations amicales avec Bonn. Dès lors l'affaire de la Sarre est subordonnée à de plus importants objectifs. Il vaut la peine de se plonger dans le détail du cheminement des négociations, comme le fait l'auteur, entre 1952 et 1954. Après une intervention du Conseil de l'Europe, puis le refus de la CED, le conflit sarrois approche de sa solution : le territoire sera européenisé. Un référendum permettra aux Sarrois de faire savoir s'ils admettent le projet. En octobre 1954, la majorité semble prête à l'accepter. Mais pendant les longs mois qui séparent la signature de la ratification, l'opinion publique évolue, ou ose enfin extérioriser ses préférences profondes. Et bien que le chancelier Adenauer ait recommandé l'europanisation, elle est repoussée à une majorité des deux tiers. Ce refus ne signifie pas, et chacun l'a compris, le désir de voir se perpétuer l'union avec la France. Il signifie la volonté de retourner à l'Allemagne. Les hommes politiques français seront assez sages pour en tenir compte, ou trop faibles pour la contrecarrer. Contre quelques garanties économiques, ils acceptent ce rattachement à la République fédérale et, au bout de trois ans, la dissolution de l'union économique franco-sarroise. Un conflit s'est effacé, qui risquait de retarder la réconciliation de l'Europe.

L'analyse systématique qui forme la deuxième partie du volume est fort utile si l'on désire s'y retrouver dans la complexité des détails. Elle permet des constatations intéressantes, par exemple sur le rôle des individus, qu'il s'agisse des hommes d'Etats ou de personnalités privées que le problème sarrois touche profondément. Une analyse de l'attitude des partis révèle leur médiocre intérêt pour la Sarre. En Allemagne, ils se montrent plus véhéments, en grande partie d'ailleurs pour des raisons de politique intérieure (opposition au gouvernement Adenauer). Si la Lorraine est hostile à l'union économique, l'autre terre limitrophe, le Rheinland-Pfalz, au contraire aspire à renouer des relations d'affaires suivies avec la Sarre.

La masse des documents recueillis permet un jeu de nuances, la méthode utilisée ouvre une série d'aperçus inattendus. Chacun goûtera la clarté de l'exposé, son objectivité et son tact. Mais le spécialiste de science politique pourra-t-il en tirer une synthèse sans tuer la finesse des observations recueillies ?

Paul-Louis Pelet.